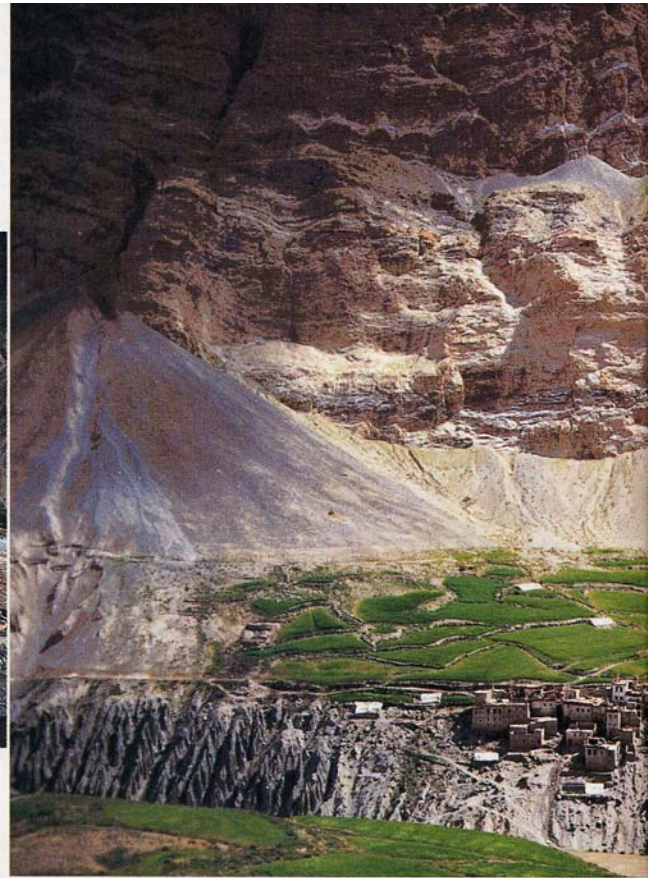
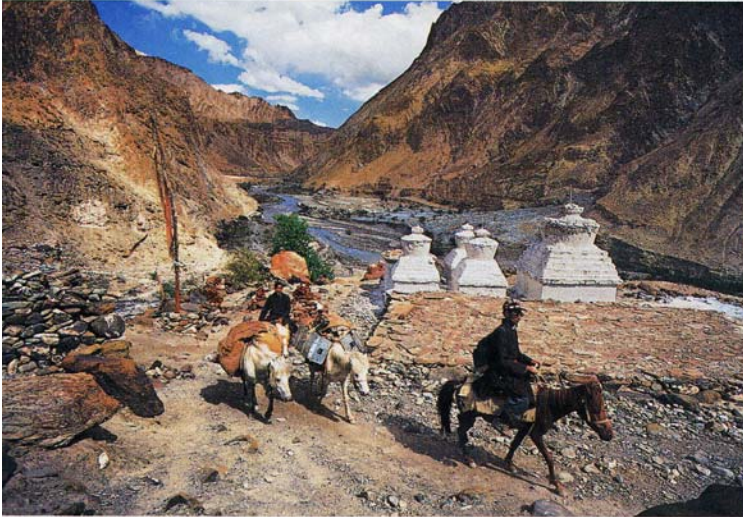


Actualités focus

L'amchi Tsering Puntsog part chercher des pierres médicinales (ci-dessous). Il faut des jours de marche dans la montagne pour atteindre le filon.



Ladakh Les médecins du toit du

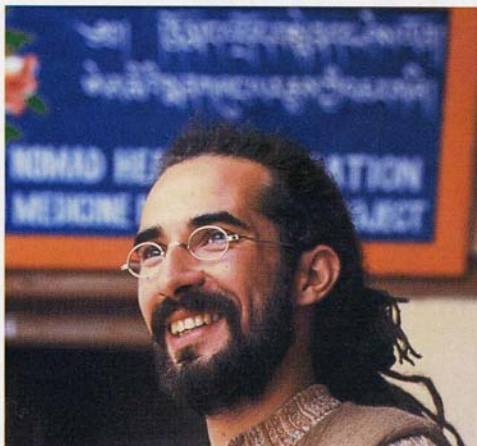
Le bouleversement des valeurs traditionnelles comme la rareté des plantes médicinales menacent les *amchis*. Ces hommes de médecine tibétaine risquent de disparaître alors qu'ils sont le seul recours sanitaire au cœur de l'Himalaya. Une association française, Nomad, se bat pour que survive leur art.

Désert rocheux coincé entre la chaîne de l'Himalaya et celle du Karakorum, le Ladakh est une sorte de bout du monde, splendide et dur à la fois. Les seuls habitants non ladakhis sont les milliers de militaires indiens – région stratégique proche de la Chine oblige –, ou les quelques milliers de touristes qui viennent faire du trekking de juin à septembre. Ou encore les membres permanents de Nomad Santé et Education, une ONG fondée en 1997 par Laurent Pordié et Muriel Hernandez.

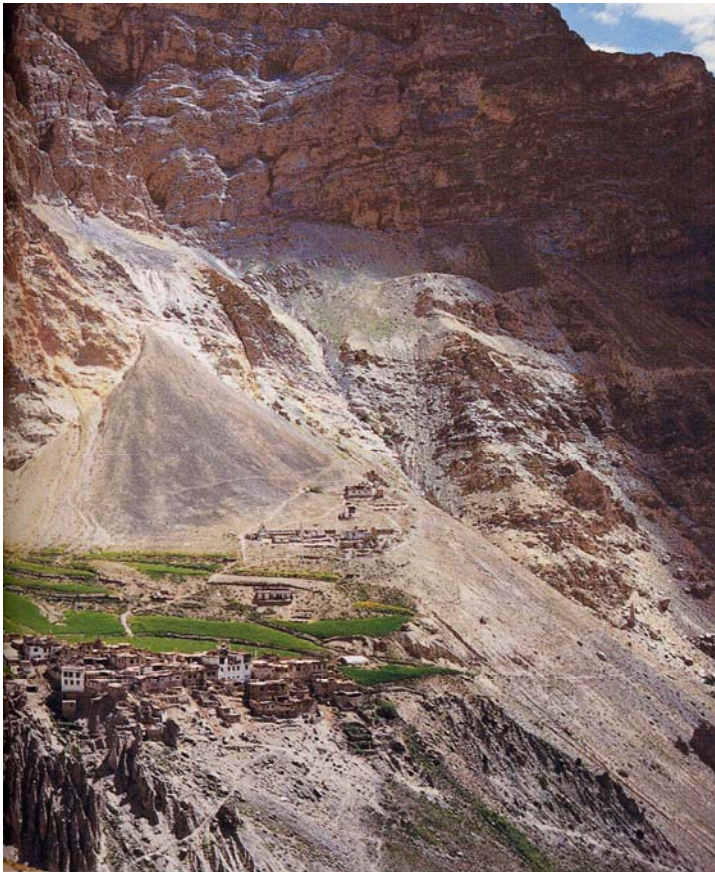
En 1998, ils ont lancé ici le programme « Médecine traditionnelle pour la survie ». Leur but : sauver et pérenniser la médecine tibétaine. Ses praticiens – on les appelle les *amchis* –, représentent en effet la seule aide en matière de santé pour l'immense majorité des deux cent mille Ladakhis. « Le Ladakh est l'une des régions

les plus pauvres de l'Inde et connaît l'un des taux de mortalité infantile les plus élevés du monde », nous a expliqué Laurent Pordié, anthropologue et ethnopharmacologue lors de son dernier passage à Paris. Quelques jours auparavant, il était à New York pour recevoir le prestigieux prix Rolex de l'esprit d'entreprise dans la catégorie « sciences et médecine », une reconnaissance du travail de Nomad au Ladakh. Dans son accent, roulent les cailloux de la Garonne quand il évoque la gentillesse de cette population qui l'a manifestement conquis.

« En hiver, la température peut descendre jusqu'à -40 °C et la plupart des villages environnants sont alors isolés. Mais même en dehors de cette période, leur éloignement géographique reste très important. Pour la population, essentiellement rurale, la méde-



Laurent Pordié, devant les locaux de l'association Nomad à Leh. C'est là que des étudiants apprennent la médecine tibétaine.



Accroché à la muraille, le village de Photoksar. Sans doute l'un des endroits les plus froids du Ladakh. L'hiver, la température peut descendre jusqu'à -40°C .



Dans un pré à 4500 mètres, l'amchi se prépare à la cueillette des fleurs et des plantes médicinales (en haut). Il goûte, sent et teste la maturité de ces végétaux (au milieu et en bas).



monde

cine tibétaine est une question de survie. Or, elle a commencé à disparaître.»

Un savoir de maître à disciple

Laurent Pordié, malgré ses 29 ans, a déjà une longue habitude du travail humanitaire et de la recherche appliquée, notamment au Cambodge* avec Médecins du monde, Pharmaciens sans frontières et le Centre national de la recherche sur la médecine traditionnelle. Docteur en pharmacologie, doctorant en anthropologie bioculturelle et formé à la médecine tibétaine, il a mené auprès de minorités ethniques des programmes dont la plupart créent un lien étroit entre médecines traditionnelles, protection des ressources naturelles (voir l'interview de Ricardo Rueda, p. 23) et surtout paramètres sociaux ou

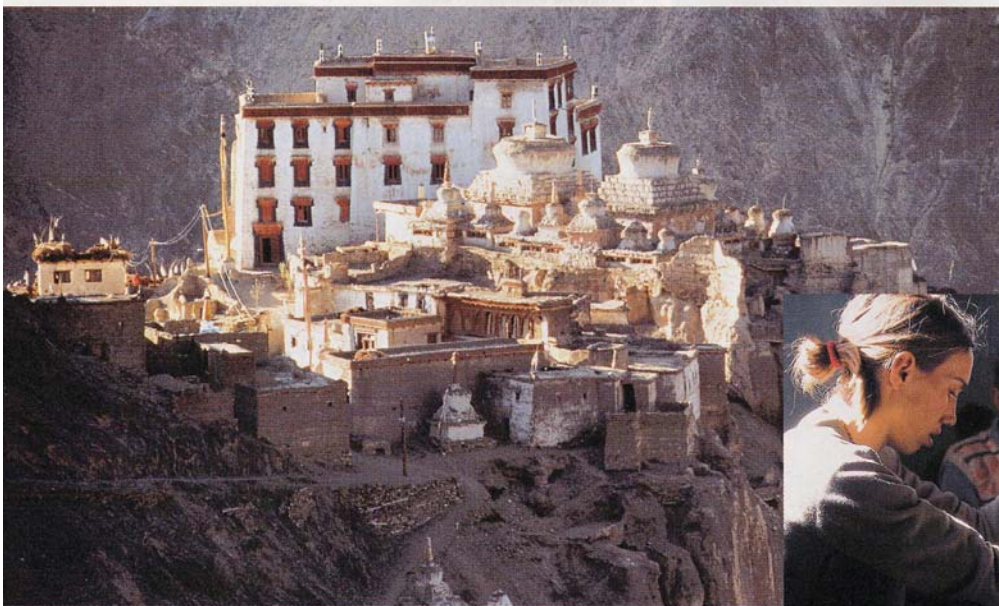
culturels locaux. «Ce n'est qu'en associant recherche appliquée et activités sociales, tradition et modernité que le développement sanitaire peut s'intégrer aux dynamiques sociales, faire face aux obstacles socio-culturels et constituer une réponse pertinente et durable aux réalités sociales.»

Lorsque Nomad arrive au Ladakh, c'est justement un déséquilibre entre tradition et modernité qui menace les *amchis*. «Il y a encore vingt-cinq ans, dit Laurent, les *amchis* assuraient l'intégralité de la couverture sanitaire au Ladakh et se transmettaient un savoir de maître à disciple. Cet enseignement est regroupé dans divers ouvrages qui forment le corpus médical. Cette médecine savante se révèle particulièrement efficace pour les maladies chroniques: migraines, ulcère peptique, arthrite...» L'exercice ▶

La médecine de Bouddha

Selon les médecins tibétains traditionnels, leur pratique remonte à Bouddha lui-même, il y a 2500 ans. Mais la discipline, en tant que telle, vient d'une synthèse commencée au VI^{e} siècle après J.-C. entre des traditions médicales chinoise, indienne et tibétaine. Pour la médecine tibétaine, l'homme est un tout indivisible et ses maladies perçues comme un déséquilibre entre physiologie, psychisme et spiritualité. L'examen (écoute, prise de pouls, examen des urines...) se conclut donc autant par la prescription de remèdes (les traités recensent 2294 substances

majoritairement végétales) que par des conseils sur le mode de vie et la diététique. Les connaissances médicales se transmettent sous la forme de *tantras*: des textes qui représentent l'enseignement secret et la pratique des médecins. Une consultation est un équilibre subtil entre science et spiritualité et la visite est aussi ritualisée que le traitement. «Chaque culture opère ses rites, parfois sacrés quand il s'agit de soins, dit Laurent Pordié. Chez nous, cette ritualisation s'exprime autrement: la salle d'attente comme passage obligé, le contact olfactif, la blouse blanche...»



À gauche, l'un des plus beaux monastères ladakhis : Lamaruyu. Muriel Hernandez, de Nomad, participe, ci-dessous, au partage des remèdes pour cinq banques de médicaments.



Compassion

et don de soi : la règle de vie des *amchis*.

► de la médecine tibétaine est, en outre, traditionnellement gratuit. Pour un *amchi*, le soin est un acte d'amour et de compassion.

«En fait, la pratique des *amchis*, est basée sur le système de don et de contre-don, précise Laurent. Tu me donnes quelque chose, alors je dois aussi te donner quelque chose en contrepartie. Mais l'accord n'est pas formulé, il reste tacite. C'est ce qui le différencie du troc. En échange des consultations ou des remèdes, les patients peuvent ainsi assurer la part du travail communautaire que les médecins devraient effectuer : labours, élevage... Ainsi les *amchis* ont non seulement le temps de se consacrer à leurs malades mais aussi à la cueillette des plantes médicinales et à leur préparation.»

Créer des banques de médicaments

Aujourd'hui, cet équilibre est affecté. En 1974, le Ladakh s'ouvre au monde. Les premiers touristes arrivent et avec eux, peu à peu l'économie de marché. Avant, les *amchis* faisaient du troc avec les caravanes de passage à Leh, étape sur la route de la soie. Sel, sucre et thé s'échangeaient. Désormais, il faut acheter. «Mais

le plus gros bouleversement social a été généré par la situation militaire aux frontières de la Chine et du Pakistan.» Des milliers de militaires indiens se sont installés au Ladakh et ont apporté de nouvelles valeurs culturelles et matérielles. Le marché local s'est ouvert au marché national. L'argent est devenu un élément important de la société ladakhi.

Cette transformation a sérieusement ébranlé une partie des systèmes d'entraide. En outre, les gens ont tendance à désertir leurs villages d'origine pour tenter de s'enrichir en ville. Pour les *amchis*, cela s'est traduit par une sorte de décalage. Il y a les praticiens urbains, généralement institutionnalisés, ouvrant des cliniques et se faisant payer. Et les autres, confrontés à la fois à un nouveau type économique et à un changement des modalités d'approvisionnement en matières premières, qui menacent leur exercice. «Un de nos objectifs a été de réduire ce décalage entre *amchis*, de milieu urbain et rural et de rassembler les praticiens.»

Avec des partenaires locaux, Laurent et Muriel élaborent alors un plan d'action en trois points : approvisionner les *amchis* en matières premières par la création

de banques de remèdes et de centres de santé ; éduquer à la médecine tibétaine des disciples d'*amchis*, ou des étudiants motivés afin que le savoir ancestral ne s'évanouisse pas, au travers de séminaires nationaux, de formations à long terme et d'édition de journaux éducatifs ; et enfin, réaliser des soutiens techniques pour des initiatives locales, associatives ou gouvernementales.

«Nous avons déjà organisé sept banques de remèdes et comptons en mettre en place vingt et une. Elles offrent aux *amchis* quarante-six espèces de plantes ou de minéraux sous des formes diverses qui permettent aux médecins tibétains de réaliser un bon millier de préparations. En outre, Nomad a aidé à la réalisation de trois centres de santé où des *amchis* peuvent se regrouper l'hiver pour fabriquer en commun des médicaments.»

Muriel Hernandez, elle, s'occupe plus particulièrement de l'ensei-

gnement des apprentis médecins. Jusqu'à présent, il y avait deux sortes d'*amchis*, parmi les trois cents que compte le Ladakh.

L'immense majorité d'entre eux a passé une moyenne de sept années comme disciples auprès d'un maître. Une vingtaine seulement a été formée pendant six ans par la prestigieuse université bouddhiste de Dharamsala.

«Depuis 1999, nous avons mis en place un cursus en trois ans, explique la jeune femme, professionnelle en développement international dans le domaine éducatif et environnemental. Trois ans de formation intensive pour l'obtention d'un diplôme —le Dus Ra Pa— qui est reconnu par le gouvernement indien local avec lequel nous travaillons en bonne intelligence. Cette reconnaissance officielle est indispensable mais doit s'étendre au niveau national. Nous avons donc organisé un examen



Ci-dessus, un des examens importants lors de la consultation d'un Amchi : la prise du pouls. **Ci-contre,** les instruments traditionnels de la médecine tibétaine.



d'admission pour lequel des candidats sont venus de tout le Ladakh, certains au prix de plusieurs jours de marche. Ils ont été sélectionnés à la fois sur leurs connaissances de la langue et sur leurs notions de médecine tibétaine.»

L'apprentissage des tantras

Il y a aujourd'hui vingt-trois étudiants dans les deux premières promotions, dont 50% de femmes qui sont, elles, plus à même de traiter les problèmes d'ordre gynécologique et post-natal. «Parallèlement, nous organisons pour d'autres étudiants un enseignement de six mois afin qu'ils se préparent à l'examen d'entrée pour la prochaine promotion.» Pendant trois ans, les futurs diplômés travaillent tous les jours de cinq heures du matin à dix-huit heures. Cours de médecine, apprentissage des

tantras (voir encadré p. 21), prières, cours de langue et d'écriture tibétaines, tests... Le rythme est soutenu. «Beaucoup d'entre eux sont des fermiers, précise Muriel. Pour des raisons pratiques, nous divisons l'année en deux périodes. L'hiver, ils restent dans le centre de Nomad, à Leh, pour les cours théoriques. L'été, ils gardent une plus grande liberté, travail des champs oblige. Nous organisons alors des stages pratiques, comme, par exemple des camps d'identification des plantes médicinales.» Pour Nomad, l'obtention du diplôme ne doit pas éloigner ces étudiants de leurs villages d'origine où ils devront assurer la continuité de leur médecine. «Dans notre sélection, nous veillons à ce qu'ils gardent des relations étroites avec leur communauté», explique Laurent. Ainsi ces étudiants sont souvent mariés dans leur village. Ils peu-

vent aussi y posséder des terres. «Le chef du village, les parents de l'étudiant et le monastère sont également responsables des études du jeune apprenti. Ils symbolisent l'implication communautaire.»

Ainsi, les apprentis *amchis*, se sentent investis d'une mission. Et, à la remise du premier diplôme en 2002, il y aura deux formes de reconnaissance : «L'une sera officielle, l'autre traditionnelle avec une fête dans les villages, explique Muriel Hernandez. C'est comme cela que nous préserverons tradition et modernité.»

En attendant, Nomad a publié le premier numéro d'un magazine gratuit en langue tibétaine. Son titre (traduit) : *La lumière médicale tibétaine trans-himalayenne*. Couplé avec de futures émissions de radio, il contribuera à diffuser les connaissances vers les *amchis* isolés des régions himalayennes, indiennes, népalaises et tibétaines (Chine) et surtout à renforcer leur sentiment d'unité. La vie de milliers de villageois en dépend.

Michel Waindrop

* Nomad maintient sept permanents au Cambodge au sein de la minorité Phnong, au nord du pays.

3 questions à Ricardo Rueda

Avocat international, Ricardo Rueda se bat avec Nomad pour faire reconnaître un droit juridique des peuples sur leur savoir-faire et leur flore médicinale.

Assistons-nous aujourd'hui à un pillage des plantes médicinales des pays en voie de développement ?

On peut même parler de «biopiraterie». Un quart des médicaments contemporains sont basés sur des ingrédients actifs extraits de plantes. Les laboratoires occidentaux en retirent tous les bénéfices alors qu'ils profitent non seulement des connaissances des peuples indigènes mais aussi d'une flore collectée gratuitement et qui leur fait gagner des milliards de dollars.

Les *amchis* peuvent-ils se prémunir contre le pillage de leur savoir ?

Nous tentons de leur faire reconnaître un droit de propriété communautaire sur leurs techniques et leurs ressources naturelles. Ils pourraient recevoir des *royalties*, des outils ou encore des fonds pour les écoles. Malheureusement, tous les textes internationaux ne sont pas assez contraignants envers les industriels. Il faut franchir des obstacles juridiques à la fois internationaux, nationaux et locaux. Pour bénéficier d'un droit de propriété, il faut prouver que le concept à protéger est nouveau et susceptible d'être commercialisé. Ce qui n'est pas évident pour les pratiques traditionnelles.

Comment travaillez-vous au Ladakh ?

En dehors de la pression médiatique internationale, nous réalisons un long travail d'information auprès des *amchis* pour leur faire comprendre combien ils sont lésés. Or, les *amchis* ne comprennent pas ce besoin de vigilance. Pour eux, soigner est un devoir de compassion universelle. Pas question de refuser un remède à qui que ce soit de malade. Alors, il faut les pousser à faire signer, par exemple, des contrats aux étrangers dans lesquels ces derniers s'engageraient à ne pas divulguer les composants des remèdes.